

Des « blancs » entre les mots. Regards rétrospectifs sur *Space between Words*¹

Violaine Anger et Hélène Campaignolle
s'entretiennent avec Paul Saenger²

Introduction

Space between words. The Origins of Silent Reading, livre imposant publié en 1997 par Paul Saenger, Conservateur émérite à la Newberry library de Chicago, n'a jamais été traduit en français. Cet ouvrage marque pourtant une étape historique dans l'appréhension des modalités physiologiques de la lecture en lien avec les formats textuels adoptés durant le haut Moyen-Âge. L'enquête menée par l'auteur documente en effet de manière exhaustive les processus évolutifs de présentation du texte et explore les voies par lesquelles les moines irlandais ont progressivement introduit les espaces intermots dans les manuscrits médiévaux qui étaient marqués, jusqu'alors et

¹ Paul Saenger, *Space between words. The Origins of Silent Reading*, Stanford, Stanford university press, 1997.

² Cet entretien mené en anglais en août 2021 a été traduit et mis en forme par Violaine Anger avec la collaboration d'Hélène Campaignolle.

depuis l'apparition du grec, par une écriture continue. Désignée par la forme latine *scriptura continua*, cette forme de présentation obligeait les lecteurs à énoncer le texte à voix haute, procédé apparu avec la phonétisation induite par l'apparition de l'alphabet grec. Le progressif recul au cours du haut Moyen-Âge, d'abord en Irlande puis sur le continent européen, de la *scriptura continua* au profit de formes de présentation du texte d'abord aérées puis clairement espacées entre chaque mot, a ainsi permis l'adoption de la « lecture silencieuse », la nôtre, ce qui constitue une révolution dans l'histoire de la lecture dont l'impact peut être jugé supérieur à celui induit par l'imprimerie.

L'entretien proposé aujourd'hui dans ce numéro 2 de la revue *écriture et image* prend la suite d'une conférence de Paul Saenger qui s'est tenue le 9 novembre 2018 à l'INHA dans le cadre du cycle de conférences « La lettre et la ligne ». Les échanges qui ont suivi nous ont menés à proposer un entretien centré sur la réception de l'ouvrage *Spaces between words* et les enjeux induits aujourd'hui par l'évolution des techniques d'imagerie neuronales sur la façon dont le cerveau perçoit et reconnaît les unités constitutives du langage écrit (lettres, syllabes, mots). L'entretien aborde d'abord les questions de terminologie posées par l'ouvrage, interroge l'auteur sur sa réception et son positionnement précurseur en faveur de l'emploi des méthodes cognitivistes. La section 2 précise certains éléments fondant la thèse historique de Paul Saenger au sujet de l'apparition progressive de la séparation intermots et des enjeux qu'elle recouvre dans l'histoire de la lecture et de l'écriture, comme dans notre conception linguistique des unités graphiques de base. Enfin, la dernière partie de l'entretien interroge les croisements possibles entre la pensée d'Anne-Marie Christin et celle de Paul

Saenger, deux penseurs contemporains qui ont été liés à Henri-Jean Martin, autour de la question de l'espacement et de la pensée de l'écran.

Autour de *Space between words* : réception, positions, évolutions

V. A. et H. C.

Space between words n'est pas facile à traduire en français : espace, espacement, blanc, intermots, entre les mots ?

P. S.

Pour savoir si une traduction française du titre de mon livre est possible, je pense que je dois m'en remettre à des collègues de langue maternelle française qui comprennent pleinement les idées que j'ai cherché à exprimer dans ma propre langue maternelle. Je voudrais toutefois souligner que dans les manuscrits de l'Antiquité tardive et du Moyen-Âge, les espaces et en particulier ceux qui concernent la séparation des paragraphes et des chapitres, n'étaient pas nécessairement obtenus par l'utilisation de la couleur blanche. Les scribes médiévaux et antiques ont aussi employé le rouge pour rendre rapidement perceptibles les séparations graphiques, une couleur dont la perception est une capacité neurologique particulière des humains, en tant que primates évolués.

V. A. et H. C.

Avec une vingtaine d'années de recul, comment appréciez-vous la réception de *Space between words* ?

P. S.

D'une façon générale, je suis très heureux de la réception de *Space between words*, que ce soit aux États-Unis ou en France. De fait, ma thèse fondamentale selon laquelle l'insertion d'un espace intermots a transformé la manière dont nous lisons, sur le plan aussi bien physiologique que neurologique (thèse que j'ai présentée pour la première fois lors d'une conférence à l'Université de Saint Louis en octobre 1978 puis dans un article du *Viator* en 1982) a immédiatement suscité une réponse positive de chaque côté de l'Atlantique. Celle-ci inclut la regrettée Lynn White, Richard Rouse et Brian Stock en Amérique du Nord, et Henri-Jean Martin, Jean Vezin, Jean-Claude Schmitt et Roger Chartier en France. Elle a ensuite reçu l'approbation de neuroscientifiques et de psychologues cognitivistes, parmi lesquels John Mollon à l'Université de Cambridge et Kathleen Rastle à l'Université de Londres.

Space between words, livre à l'apparat critique relativement complexe, n'a jamais été traduit. Pourtant, des essais présentant certains aspects des idées contenues dans mon livre ont été publiés en traduction française dans les *Annales* et dans des volumes collectifs édités par Roger Chartier, Guglielmo Cavallo, David Olsen et d'autres, volumes traduits dans plusieurs langues, au rang desquelles le français, l'espagnol, le portugais, l'italien, le japonais et le

coréen. C'est peut-être du fait de ces traductions que des étudiants en langues asiatiques se sont récemment intéressés à mon travail.

Au départ, *Space between words* a été lu par des historiens mais, dans la dernière décennie, mon livre a de plus en plus attiré l'attention des psychologues cognitivistes et des neuroscientifiques. À mon grand plaisir, l'hypothèse sous-jacente, selon laquelle l'introduction d'un espace intermots a transformé la physiologie de la lecture et facilité l'évolution de la technique moderne de lecture rapide et silencieuse, a été accueillie de façon positive. Il y a 25 ans, il était difficile d'utiliser la technologie de l'Imagerie par Résonance Magnétique (IRM) du cerveau pour analyser et mesurer de façon précise comment les changements dans la présentation matérielle du texte produisaient un effet sur le processus physiologique d'extraction du sens à partir de la page écrite et imprimée. Des expériences menées plus récemment ont néanmoins confirmé que les lecteurs de l'anglais, du chinois, de l'hébreu, du japonais et du coréen, – chacune de ces langues reposant sur un système d'écriture radicalement différent –, lisent d'une façon différente au niveau physiologique ; ces lectures reposent, à des degrés variés, sur une perception directe du sens qui vient compléter la transcription phonétique de la parole orale, que l'invention grecque de l'alphabet sans espacement entre les mots a permise.

Si les différents systèmes d'écriture d'aujourd'hui s'appuient pour certains, sur la présence, pour d'autres, sur l'absence d'espace entre les mots, selon différentes modalités, cette généralité est encore plus vraie pour l'écriture alphabétique du passé. Dans l'Antiquité, le grec comme le latin étaient écrits sans espacement (fig. 1).

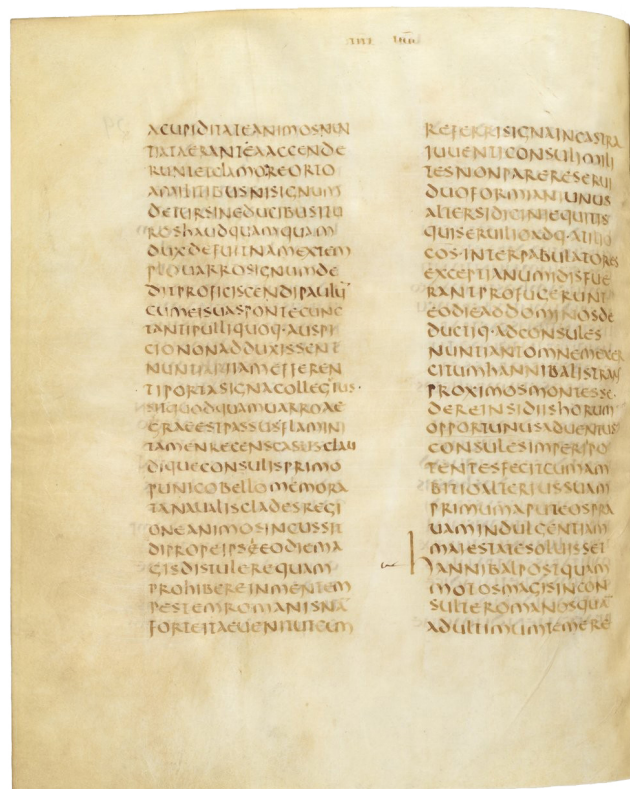


Fig. 1 : Histoire de Rome de Tite-Live, écrit en scriptura continua, Paris, Bibliothèque nationale de France, Latin 5730, Département des manuscrits, f. 59 recto, col. 2. ©gallica.bnf.fr / BnF

Gregory Nagy, l'éminent universitaire de Harvard, spécialiste de poésie lyrique et épique, a affirmé, en réaction à mon livre et à mes articles, que la *scriptura continua* constituait un support de transmission très efficace pour

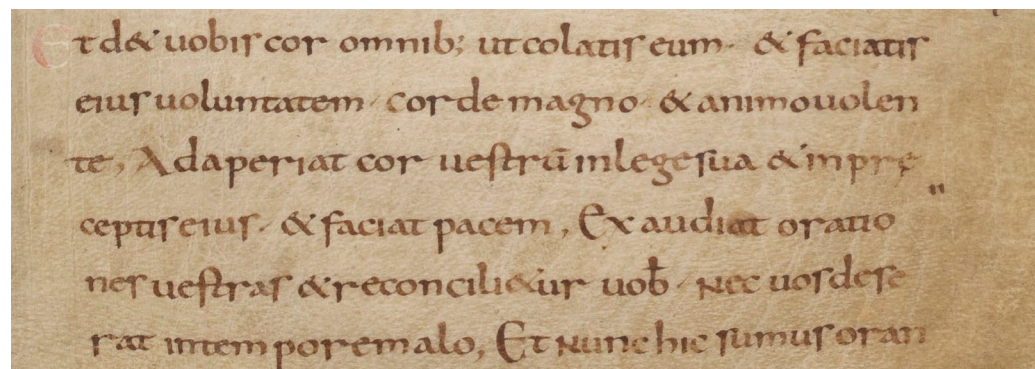


Fig. 2 : Exemple d'écriture aérée dans l'Ancien Testament, Bible de Maurdramnus (Macchabées), VIII^e siècle, Bibliothèque municipale d'Amiens II, f.58 recto.

© gallica.bnf.fr / BnF

orienter les lecteurs de Bacchylides, Pindare et Homère, dans la recréation du rythme et de l'accentuation mélodique de la poésie lyrique et épique³. Inversement, l'insertion d'espaces intermots a permis aux lecteurs de recevoir silencieusement des indices visuels de sens, d'abord dans l'*écriture aérée* du haut Moyen-Âge (fig. 2), puis dans l'écriture canoniquement séparée de l'Europe du Nord aux XI^e et XII^e siècles, en prenant connaissance, de façon simultanée, de la forme des mots, de la combinaison des lettres, de la ponctuation, des majuscules et surtout des préfixes et suffixes morphémiques, permettant la reconnaissance des structures syntaxiques et, de la sorte, l'appréhension du sens d'un texte sans reposer sur la duplication

³ Gregory Nagy, « Reading Greek Poetry Aloud: Evidence from the Bacchylides Papyri », *Carnets ornés de culture classique*, 64 (2000), p. 7-28.

phonographique d'un discours oral obtenue par la combinaison de consonnes et de voyelles, formant syllabes puis mots.

La Professeure Kathleen Rastel, éminente spécialiste britannique de psychologie cognitive, a participé ces dernières années à des expériences qui utilisent les scanners du cerveau, dont les résultats viennent d'être publiés par le journal *Cortex*⁴. Ses résultats démontrent que les lecteurs de l'anglais bénéficient d'un accès direct au sens grâce à la reconnaissance rapide des mots dont les terminaisons de mot fléchies sont visibles, reconnaissance rendue aisée par le fait que les mots anglais écrits et imprimés sont séparés par un espace. Je suis sûr qu'à l'avenir on pourra parfaitement recruter des lecteurs compétents en grec et en latin pour étudier de façon comparative la physiologie de la lecture à partir de l'observation des scanners cérébraux lors de la lecture de textes classiques, patristiques et bibliques présentés selon des formats historiques allant de la *scriptura continua* jusqu'à l'écriture à séparation de mots dont la mise en forme est tout à fait stabilisée à la fin du Moyen-Âge et de la Renaissance (fig. 3).

Des études comme celles de Kevin Larson, qui cherchent à comparer, dans les conditions artificielles d'un laboratoire, la reconnaissance de la forme des mots et l'accès aux mots par la reconnaissance individuelle des lettres, ont déjà été et seront à l'avenir, remplacées par la mise à disposition de technologies médicales de plus en plus abordables, permettant de voir l'acte de lecture dans le cerveau.

⁴ Maya Yablonski, Kathleen Rastle, J. S. H. Taylor et Michal Ben-Shachar, « Structural properties of the ventral reading pathways are associated with morphological processing in adult English readers », *Cortex*, 116, 2019, p. 268-285.



Fig. 3 : Séparation canonique de l'écriture du scribe Goderan dans Flavius Josephus, La Guerre des Juifs, Bibliothèque Royale de Belgique ms. 11 1179 fol 3 r, col. 1. © KBR

En ce qui concerne l'espacement, la ponctuation (sujet largement exploré par le regretté Malcolm Parkes) et la présence complémentaire de lettres majuscules pour marquer soit les débuts d'une phrase ou les débuts d'autres sections du texte, il n'y a pas, en fait, de différence visible entre un manuscrit formellement écrit du XV^e siècle (qu'il soit copié en gothique soit selon une écriture humaniste) et les premières éditions imprimées de la même époque. Ainsi sommes-nous avec des collègues en train de commencer à imaginer un programme de recherche empirique des scanners cérébraux IRMf (Imagerie par Résonance Magnétique fonctionnelle) qui confirmera probablement avec une précision scientifique que le point de passage critique entre les habitudes anciennes de lecture oralisée et la technique moderne de lecture rapide silencieuse a émergé non pas avec l'introduction d'une lettre mobile, qui se bornait à reproduire mécaniquement une page manuscrite, mais avec l'introduction systématique de la séparation de mots qui s'est produite à la fin de l'Antiquité et dans le haut Moyen-Âge.

V. A. et H. C.

Quelle a été l'évolution des connaissances depuis l'époque de la publication de *Space between words* ?

P. S.

Il est vrai qu'en vingt ans, les neurosciences ont progressé et vont sans aucun doute continuer à approfondir notre compréhension fine des processus cognitifs précis par lesquels le cerveau reconnaît les formes des mots, et, à l'intérieur des mots, lorsqu'elles sont isolées par des espaces, les

combinaisons silencieuses de lettres et autres éléments morphématiques encodés. En France, depuis que mon livre a paru, le vaste corpus de littérature scientifique produit par Stanislas Dehaene a fait une large utilisation des scanners du cerveau. Ses publications, à la fois celles qui sont strictement scientifiques et celles qui sont de vulgarisation, ont considérablement augmenté notre compréhension du processus de lecture et en particulier, son recours aux scanners cérébraux a confirmé que le cerveau reconnaît les mots comme une unité, avant même que le sens ou la prononciation ne soient perçus⁵. L'importance fondamentale de l'espace intermots est un prérequis de ses expériences portant sur la lecture des langues européennes modernes.

Des études récentes sur la lecture des langues asiatiques, où les mots ne sont pas délimités par des espaces, offrent quelques indices significatifs sur la façon dont le processus de lecture peut avoir fonctionné en Occident avant le Moyen-Âge. Toutefois l'étude de ces langues, qui, au cours des siècles, ont suivi leur propre évolution, ne peut pas se substituer à une investigation empirique de l'activité cognitive des lecteurs de la poésie d'Hésiode, Pindare ou Virgile, historiquement transcrite alphabétiquement dans des mises en forme où les vers étaient écrits en *scriptura continua* et les séparations de mots totalement inexistantes. De fait, comme le Professeur Nagy l'a expliqué, pour quelques-uns des poètes lyriques les plus anciens, dans les papyrus anciens et les manuscrits médiévaux, les vers poétiques commençaient et se terminaient avec des syllabes médianes, introduisant pour le lecteur une

⁵ Stanislas Dehaene, *Reading in the Brain: The New Science of How We Read*, Penguin Books, 2009.

ambiguïté que les éditeurs de la poésie lyrique ont systématiquement éliminée depuis le début du XIX^e siècle.

Grâce à la technologie moderne, nous pouvons à présent analyser l'activité cérébrale des lecteurs du latin de la Vulgate lorsqu'elle est présentée comme elle l'était originellement à savoir soit en *scriptura continua*, soit revue en *per cola et commata* (fig. 4) que Saint Jérôme, un brillant étudiant en innovation graphique, a introduites dans le texte biblique⁶.

À l'inverse, il serait très révélateur d'observer l'activité cérébrale d'un lecteur du texte latin d'Albert le Grand ou de Saint Thomas d'Aquin lisant la page d'un texte dans laquelle les séparations de mots, les symboles d'abréviation, les segmentations de textes et les rubriques – éléments particulièrement développés au XIII^e siècle –, seraient entièrement supprimés. Un lecteur à la compétence avérée en latin peut-il produire du sens à partir d'un texte scolastique conçu de façon segmentée, présenté en *scriptura continua* du IV^e siècle, si toutes les segmentations ajoutées par les auteurs et les scribes sont supprimées ?

⁶ L'écriture *per cola et commata* dispose visuellement le flux de paroles en fonction des coupes respiratoires et rhétoriques qui sont pratiquées lors de son oralisation [note de l'éditeur].

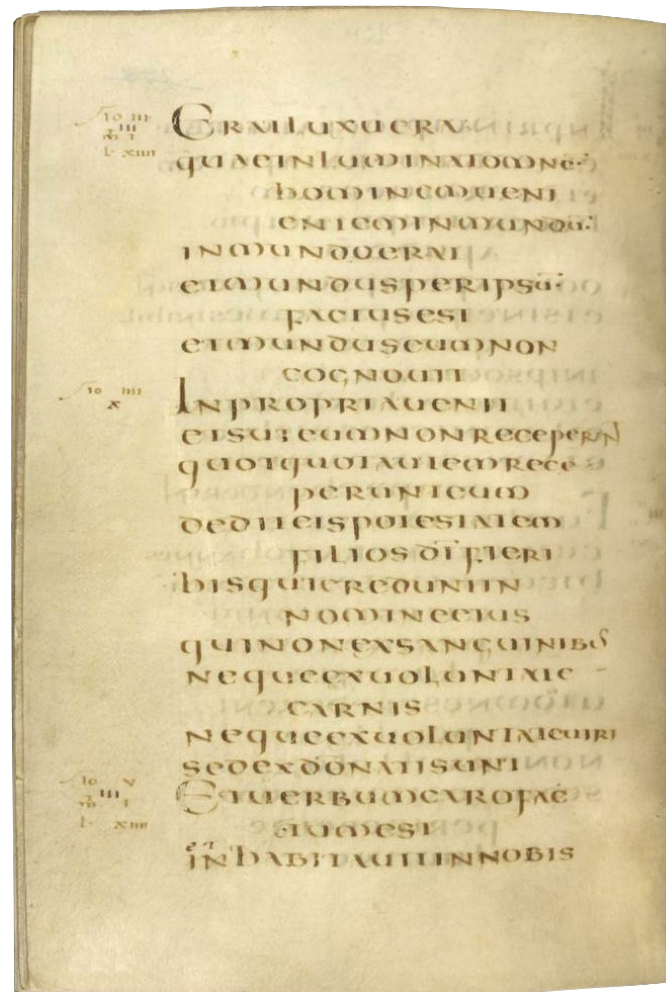


Fig. 4 : Présentation en scriptura continua revue en "per cola et commata", Codex Harleianus, Harley 1775, fol. 373v, British Library, Londres, dernier quart du VIe siècle.

Lettres, mots, espaces : enjeux historiques et cognitifs de la séparation intermots

V. A. et H. C.

Comment situez-vous l'invention de l'imprimerie dans la réalisation de l'espacement ?

P. S.

En ce qui concerne l'imprimerie et son impact sur la lisibilité de la page, j'ai affirmé, en opposition avec H. J. Chayter et la regrettée Elizabeth Eisenstein, dans plusieurs articles publiés (j'ai l'embarras de le dire) il y a presque un demi-siècle, que l'imprimerie n'a eu qu'un impact limité sur l'activité de lecture. J'en donnerai deux exemples : en supprimant largement à partir des années 1500 l'utilisation de l'encre rouge pour délimiter les paragraphes et chapitres (encre qui demandait un second passage sous la presse), l'impression avec des caractères mobiles a supprimé une aide précieuse pour la lecture attentive d'un texte comme pour la consultation rapide d'une référence. Et en tant que conservateur de la Bibliothèque de Newberry, on m'a requis à plusieurs occasions pour examiner les fragments de textes utilisés pour les plats intérieurs de la reliure et demandé de déclarer s'ils étaient imprimés ou écrits à la main, ce qui était parfois très difficile à apprécier.

Cependant, en encourageant considérablement le foliotage, la pagination et l'inclusion d'index dans les volumes imprimés, de sorte à renvoyer à une

feuille et un numéro de page, l'édition a eu, à la fin du XV^e siècle et surtout durant le XVI^e siècle, un énorme impact sur la citation bibliographique. La division des textes à l'aide de points de repères numérotés générés de façon mécanique a facilité la consultation ponctuelle de textes longs ; ceux-ci, contrairement à la Bible et aux sommes théologiques, n'avaient pas été segmentés pendant le Moyen-Âge de façon standardisée en divisions numérotées par des éditeurs universitaires ou des auteurs scolastiques. Les scanners IRMf offrent la possibilité d'une analyse approfondie et d'une comparaison de l'acte de consultation d'une référence selon qu'il s'agit d'un codex moderne imprimé segmenté ou d'un manuscrit ancien écrit sans séparation de mots ni autre segmentation, ou bien sûr, de tous les autres formats qui, historiquement, ont existé entre ces deux états.

De façon analogue, il n'a pas été établi que le passage de l'onciale ou de la demi-onciale vers la caroline au milieu du IX^e siècle a eu un impact mesurable sur le fonctionnement cérébral physiologique d'un lecteur, mais bien sûr cela pourrait et devrait être testé par des expériences empiriques utilisant les scanners IRMf. Un autre point n'est pas non plus clair : savoir si l'adoption de la caroline par les humanistes italiens de la première moitié du XV^e siècle a eu un impact significatif sur le fonctionnement cérébral. De fait, une police de caractères élaborée à partir d'une forme modifiée de gothique bâtarde a servi aux lecteurs érudits germanophones jusqu'à ce que Hitler, avant la Seconde Guerre mondiale, n'adopte les caractères romains, pour se conformer à la pratique européenne générale. Il n'y a pas de preuve définitive que la lecture de l'allemand en ait été facilitée sur le plan physiologique.

Les expériences d'Antoine de Baïf au XVI^e siècle consistant à écrire le français d'une manière purement phonétique déroutent le lecteur français moderne, accoutumé à exploiter la forme des mots et les lettres silencieuses pour accéder au sens par des parties de mots non phonétiques et purement visibles. D'anciens lecteurs du grec auraient peut-être été plus aptes à s'ajuster aux conventions de Baïf, qui consistaient en un retour aux principes phonétiques originels de l'alphabet grec, tel qu'il avait été pensé au départ pour transcrire la poésie lyrique et épique, syllabe par syllabe. De Baïf, poète de langue française, a voulu rivaliser avec la poésie syllabique de la Grèce ancienne, mais, à ma connaissance, il n'a jamais été jusqu'à supprimer les espaces intermots, à la manière des anciens.

V. A. et H. C.

Dans quel développement culturel peut-on situer la séparation intermots ?

P. S.

J'espère ne pas sembler arrogant en affirmant que la thèse que je soutiens a été largement acceptée, thèse selon laquelle l'impact de la séparation de mots a été globalement supérieur à l'introduction de l'imprimerie, et que, en conséquence, le haut Moyen-Âge est à présent reconnu comme un tournant dans le développement de la technique moderne de lecture rapide et silencieuse. En ce qui concerne spécifiquement le changement dans la conception du mot, je voudrais simplement ajouter que la notion moderne de mot est intrinsèquement liée à l'insertion de l'espace ; et, bien qu'en anglais moderne ces règles soient plus ou moins fixées, nous les voyons encore évoluer dans certains cas. Par exemple, à la fin du XIX^e siècle, on écrivait *rail*

road en deux mots, comme dans *Long Island Rail Road*, alors qu'aujourd'hui, *railroad* est partout écrit en un seul mot. Sur un plan logique, il y a de nombreux exemples d'incohérence. Par exemple, en anglais, *cannot* est régulièrement écrit en un seul mot, alors que *will not* l'est toujours en deux mots. Cela reflète le fait que l'espacement des mots n'exige pas d'être cohérent d'un point de vue logique pour améliorer efficacement la vitesse de réception d'un texte par le cerveau.

En ce qui concerne la musique, j'ai l'impression qu'au XI^e siècle, par exemple à l'Abbaye de Saint Martial de Limoges, la séparation des mots était moins développée dans les textes accompagnés par la notation neumatique que dans les textes en prose écrits à côté par les mêmes scribes, ce qui reflète le fait que, pour le lecteur de chant grégorien, la syllabe l'emportait sur le mot comme unité graphique privilégiée.

S'il est vrai que la séparation complète de mots pour des textes entiers a émergé pour la première fois en Irlande, et s'est diffusée assez vite ensuite en Angleterre, sa pratique, en ce qui concerne les titres des textes et des chapitres, est évidente dans le seul manuscrit des œuvres d'Augustin écrit sous son contrôle qui nous soit parvenu (aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Russie). On trouve aussi des titres de livres bibliques où les mots sont complètement séparés dans le *Pentateuque Ashbunham* du VI^e siècle, conservé à la Bibliothèque nationale de France. La présentation textuelle de ces titres, généralement écrits à l'encre rouge, permettait au lecteur de les déchiffrer au premier regard, lorsqu'il était en recherche rapide d'un texte précis dans un grand codex. Ce phénomène, que j'analyserai et documenterai dans un essai à venir, n'a pas été discuté dans *Space between words*.

L'utilisation de l'encre rouge en complément de l'espace est devenue un marqueur du texte médiéval phénomène auquel je consacre ma recherche actuelle.

V. A. et H. C.

Comment s'est développée la séparation intermots ?

P. S.

La séparation de mots a rencontré une résistance sur le continent (à part à l'Abbaye de Saint Gall) pendant les deux siècles et demi qui ont suivi le processus de séparation complète de mots atteint par les moines des îles britanniques. Bien qu'une telle affirmation soit vraie de manière générale, remarquons que le latin et le grec n'étaient plus écrits, sur le Continent, en *scriptura continua* entre le VII^e et le X^e siècle, mais plutôt dans l'écriture pénétrée d'espaces que dans *Space between words* j'ai appelée « aérée » (voir fig. 2). Cette mise en forme intermédiaire du texte aidait les lecteurs médiévaux à décrypter la syntaxe bien plus vite que dans la *scriptura continua*. En particulier, l'écriture aérée éclairait les terminaisons à flexion permettant au lecteur du latin de distinguer les noms et adjectifs des verbes, une capacité qui donnait des indices visuels morphémiques concernant l'ordre des mots et la syntaxe, perceptible d'un coup d'œil. Cette augmentation de capacité du lecteur du haut Moyen-Âge lisant des écritures aérées d'accéder au sens, peut être assimilée à la façon dont les lecteurs modernes de l'anglais accèdent au sens des flexions morphémiques, un phénomène que Kathleen Rastel et ses collègues étudient actuellement. Dans l'écriture aérée, puis dans l'écriture séparée, l'espacement donnait un indice

important pour le sens en définissant, en combinaison avec des lettres agrandies, des phrases définies syntaxiquement et de larges segments de sens, comme les paragraphes et les chapitres. À cet égard, les signes graphiques comme les astérisques et l'encre rouge, utilisés tous deux par les auteurs chrétiens à partir de la fin du IV^e siècle, communiquaient le sens directement au lecteur en utilisant des chemins neurologiques que les primates avancés ont empruntés dans un passé lointain comme une aide à la survie dans les temps préhistoriques et que les humains, héritant de leurs lointains ancêtres, possèdent depuis longtemps. Les scanners cérébraux IRMf offrent la possibilité de comparer les modalités dans lesquelles les flexions morphémiques, les signes (qu'il s'agisse de formes ou d'amas de points), les quantités définies d'espace, l'encre colorée ou une combinaison de ces différents indices, complémentaires l'un de l'autre, ont ajouté à l'efficacité neurologique du processus de lecture qui, pour finir, a évolué dans la pratique moderne de la lecture silencieuse rapide.

Une trajectoire intellectuelle française. Points de croisement avec la théorie d'Anne-Marie Christin.

V. A. et H. C.

Quel a été votre lien avec l'École des Hautes Études et avec Henri-Jean Martin ?

P. S.

Pendant l'été 1980, dans le cadre de mes responsabilités à Newberry, j'ai organisé la première série des instituts d'été NEH⁷ (destinés aux professeurs américains de collège et d'université) portant sur « Paléographie, bibliographie et sciences de l'archive à l'époque de la Renaissance et dans l'Europe du début de la modernité ». Le programme d'enseignement était inspiré par l'École Nationale des Chartes, dont le Professeur Bernard Barbiche a été notre premier directeur, alors (et toujours) spécialiste éminent des documents manuscrits et imprimés par les institutions de l'Ancien Régime. Le même été, Henri-Jean Martin avait été invité à Boston pour une conférence sur l'histoire du livre, et Bernard m'a demandé si je pouvais inviter le Professeur Martin à venir à Chicago comme conférencier invité dans le cadre de son séminaire. Nous l'avons organisé et lorsque Martin est arrivé, Bernard m'a invité à un déjeuner dans son appartement de Chicago, où Martin s'est enquis de mon propre domaine de recherche. J'ai répondu que je travaillais sur l'histoire de la lecture silencieuse, ayant justement soumis à *Viator* l'article mentionné plus haut sur ce sujet. Martin a été immédiatement intéressé et le lendemain, il m'a approché dans le hall de Newberry, en me tendant un tiré à part d'un article sur l'histoire de la lecture qu'il venait de publier dans la *Revue d'histoire du livre*. Il m'a demandé de le corriger. J'étais terrifié. Comment pourrais-je oser corriger l'article d'un universitaire internationalement reconnu, que je regardais comme un demi-dieu ? Avait-il devancé mes idées ? C'est avec appréhension que, quelques

⁷ National Endowment for the Humanities - Fonds national de dotation en sciences humaines et humanités, [note de l'éditeur].

jours après, j'ai fait quelques suggestions. Martin m'a remercié, et, après une conférence brillante, il est rentré à Paris. Près de deux semaines plus tard, Bernard Barbiche est venu me voir dans mon bureau et m'a demandé d'envoyer une copie de mon article (que *Viator* n'avait pas encore accepté) au Professeur Martin. J'ai à nouveau accepté, assez inquiet, et j'ai fini par recevoir des lettres des Professeurs Martin et Jean Vezin m'invitant à donner une série de conférences sur la lecture silencieuse à l'École des Hautes Études, ainsi qu'à contribuer à un essai sur « les manières médiévales de lire », destiné à être inclus dans le grand projet du Professeur Martin *l'Histoire de l'édition française*.

V. A. et H. C.

Quels sont vos liens avec Anne-Marie Christin ? Comment situez-vous vos positions respectives ?

P. S.

Pour la regrettée Anne-Marie Christin, nous avons tous deux collaboré à la monumentale *Histoire de l'édition française* de Henri-Jean Martin. Ma contribution a paru dans le premier volume, et le sien, quelques années plus tard, dans le volume IV, mais, à mon grand regret, et en fouillant au mieux dans ma mémoire, nous ne nous sommes jamais rencontrés. Au moment d'écrire ces lignes⁸, je n'ai toujours pas accès à la bibliothèque universitaire, du fait de la pandémie, mais j'ai commandé pour ma bibliothèque un exemplaire personnel de *Poétique du blanc*. Peut-être que, lorsque je l'aurai,

⁸ L'entretien a été réalisé durant l'été 2021 [note de l'éditeur].

je pourrai commenter de façon plus précise les points sur lesquels nous sommes d'accord et ceux sur lesquels nous divergeons.

Sur la base des deux citations de *Poétique du blanc* que vous m'avez envoyées⁹, je pense que nous pouvons avoir un accord sur le plan fondamental. De fait, dans deux essais qui, je l'espère, vont être publiés bientôt, j'explique comment la traduction de la Bible de l'hébreu au grec a introduit de façon générale la segmentation du texte et, dans quelques papyrus anciens probablement d'origine juive, une séparation de mots précoce. À la longue, la segmentation du texte, inspirée par la Bible en hébreu, a imprégné le latin patristique. Déjà, dans *Space between words*, j'avais suggéré que le syriaque (une langue sémitique fondée sur la séparation entre mots) avait fourni un précédent et un modèle en Irlande pour la séparation de mots et la ponctuation encodée dans le haut Moyen-Âge. D'une façon générale, je serais d'accord avec Gregory Nagy, pour qui l'introduction des voyelles qui constitue un prérequis pour la *scriptura continua* a été, pour la culture grecque, un pas en avant qui a permis la transcription et la préservation finale de la poésie d'Homère, Hésiode et Pindare. Du point de

⁹ « L'alphabet grec, sur lequel repose la culture occidentale, en représente le cas extrême dans la mesure où le signe écrit y a été dépossédé de toutes les accointances visuelles qui le caractérisaient comme tel dans les systèmes antérieurs. », A.-M. Christin, *Poétique du blanc*, chap. 4, « L'image informée par l'écriture ».

« Que l'image de Dieu soit son nom est parfaitement concevable à partir de l'alphabet sémitique, puisque la lettre, dans ce système, garde ce rapport direct au sens qui était celui de l'idéogramme : la consonne écrite y représente l'élément d'une racine verbale dont elle peut diffuser la mémoire à travers l'espace du texte sans avoir besoin d'être oralisée, c'est-à-dire complétée par une lettre immédiatement voisine. Mais la lettre grecque renvoie, elle, à un phonème, dont chacune des occurrences a une fonction strictement codée. » *Poétique du blanc*, *ibid.*, [note de l'éditeur].

vue de la philosophie et de la théologie scolastiques, si la *scriptura continua* était demeurée le medium du latin écrit à l'Université de Paris au XIII^e siècle, cela a aurait constitué un facteur inhibiteur pour la possibilité d'articuler conceptuellement la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin et de la comprendre. Pour les notations graphiques, qu'elles transcrivent de la poésie, de la prose ou des équations mathématiques, le progrès doit toujours être jugé par rapport aux besoins physiologiques du lecteur dans un contexte historique particulier. Dit autrement, un progrès graphique est relatif et non pas absolu.

V. A. et H. C.

Comment, selon vous, penser le rapport entre la page et l'écran¹⁰, réflexion déterminante dans la pensée d'Anne-Marie Christin ?

P. S.

Dans un sens profond, l'écran n'est pas le rouleau, la page de codex ni la toile sur laquelle les mots sont écrits ou les peintures peintes. Le véritable « écran » est plutôt le cerveau qui reçoit les images sous la forme d'impulsions électriques générées par la rétine. Je me souviens que, enfant, je lisais l'histoire d'explorateurs américains du début du XX^e siècle qui, ayant pénétré à l'intérieur de l'Afrique, cherchaient à montrer un film à des indigènes qui n'avaient jamais eu de contact avec les Européens. Les Africains percevaient les formes mouvantes de lumière et d'ombre mais ne

¹⁰ Sur ce thème, nous renvoyons au numéro 1 de la revue *écriture et image* : <https://ecriture-et-image.fr/index.php/ecriture-image/issue/view/EI1>, [note de l'éditeur].

reconnaissaient pas les images des gens ou des lieux. Une publication récente de la section de comptes rendus dans le *Wall Street Journal* (à propos du livre récent de la Professeure Susan R. Barry, *Coming to our Senses*) décrit un garçon de quinze ans dont la vue avait été restaurée par une intervention chirurgicale et les difficultés rencontrées ensuite pour apprendre à utiliser sa vision nouvellement acquise et réussir à reconnaître les visages, un processus qui, selon les neuroscientifiques, est étroitement lié à la reconnaissance des mots. L'article du *Journal* est illustré par un scanner IRM du cortex visuel. Le défi qu'ont à relever les étudiants d'aujourd'hui qui s'intéressent à l'histoire de la lecture est de déterminer les chemins de l'évolution qu'ont empruntés dans les siècles précédents nos circuits neurologiques innés que nous avons hérités de nos ancêtres, pour nous permettre de décoder les langues écrites à travers les conventions culturelles et l'évolution de la pédagogie, et dans les divers modes de présentation que la page écrite et imprimée a générés dans l'histoire.